

Le Saladier

Astrid Bouygues

Je voulais juste l'adresse mail de ton copain Bruno, mon amour. Je la voulais pour l'ajouter à ma *mailing list*, parce que je savais que le contenu de la lettre d'infos que je venais de créer allait l'intéresser – nous en avions parlé à la soirée où tu me l'avais présenté. Je n'arrivais pas à te joindre et il fallait absolument qu'elle parte ce jour-là, ma lettre ; pour être le plus efficace possible il fallait même qu'elle parte tout de suite – c'était l'heure réputée propice, celle où la majorité des gens viennent de sortir du bureau et consultent leur messagerie dans les transports en commun ou en arrivant à la maison. Tu ne répondais ni aux appels ni aux sms, alors j'ai fait un truc que je ne fais jamais : je suis entrée dans ton bureau et je me suis assise devant ton ordinateur pour chercher moi-même l'adresse de Bruno. J'ai ouvert ta messagerie et j'ai vu ce mail arriver. Je suis restée un instant interdite puis j'ai eu comme un vertige, et tout m'a semblé basculer. C'est alors que j'ai repensé au saladier.

Souviens-toi, c'était l'été. Cela faisait 11 ans que nous habitions cet appartement et j'avais eu tout le temps de prendre

des habitudes. J'avais pris l'habitude, par exemple, que les murs ne se déplacent pas – c'est idiot. Je m'étais couchée tard, la première du spectacle dans lequel je jouais un petit rôle avait eu lieu la veille. Je m'étais levée tard aussi et dans deux heures il allait déjà falloir que je sois revenue au théâtre. Le metteur en scène allait nous faire ses retours sur la représentation de la veille, puis on ferait des raccords avant le maquillage, puis on jouerait à nouveau. C'est un scénario qui se rejoue constamment, le théâtre. Qui se rejoue à l'identique tout en étant complètement différent, à chaque fois. Mais bon, je m'éloigne du sujet, là. Ou pas.

Nous étions au milieu de l'après-midi, tu avais déjà mangé et moi je n'avais pas encore pris mon petit déjeuner. Je n'avais pas très faim mais je ne pouvais quand même pas partir au théâtre comme ça le ventre vide, jamais je n'allais tenir jusqu'au soir. Il faisait chaud. Il y avait une boîte de maïs dans le garde-manger, du surimi et un poivron au frigo. Ou autre chose, je ne sais plus très bien, pour le contenu du frigo. Mais pour la boîte de maïs, je suis sûre. On la voit sur les photos du constat, drôlement cabossée. Enfin bref, nous étions au milieu de l'après-midi, il faisait chaud et j'avais voulu me faire une salade. Une petite salade vite fait.

J'avais ouvert la boîte de maïs et je l'avais posée près de l'évier. Ensuite, j'avais pris un saladier dans un des placards suspendus. Celui qui se trouvait le plus à droite, près de la porte-fenêtre. J'avais ouvert le placard, j'avais retiré le saladier de l'étagère, et à ce moment-là il y avait eu un énorme craquement.

La seconde d'après, je voyais tout le mur basculer sur moi. J'avais eu le temps de penser "ça y est, je vais mourir", ça je m'en souviens très distinctement, le reste est plus flou. Je ne me souviens pas d'avoir bougé, mais je l'ai forcément fait, sinon je ne serais plus là pour t'écrire aujourd'hui. J'avais dû faire un grand pas en arrière, par réflexe, juste avant que tout ne s'effondre dans un fracas monstrueux. J'avais reçu quelque chose sur la tête, une porte sans doute, ou un élément de vaisselle, mais sûrement pas le meuble entier, sinon, encore une fois... Ensuite j'étais restée plantée là, pendant tout le temps où ça s'effondrait. Le boucan gigantesque avait semblé ne jamais vouloir finir, puis je m'étais retrouvée là, debout au milieu des débris, en train de hurler dans le genre strident. Je crois bien avoir hurlé un bon moment encore après que le vacarme avait cessé.

Tu étais venu me chercher, mon amour ; tu m'avais prise par la main pour me faire sortir de la cuisine, doucement. Tu m'avais attirée contre toi puis tu m'avais fait faire quelques pas, tu m'avais fait asseoir. Et j'étais restée hébétée et tremblante un bon bout de temps sur le canapé du salon, à répéter en boucle, comme un disque rayé : "Je voulais juste prendre un saladier... Je voulais juste prendre un saladier...". Tu m'avais répondu que ce n'était pas de ma faute, je crois. Que je n'y étais pour rien.

Mais c'était comme si, en prenant ce saladier, j'avais tiré sur un fil invisible, auquel tout un pan de la maison était attaché. Alors tout le mur de placards était venu avec le saladier. Je n'en revenais pas de la puissance de ce geste. Je ne comprenais pas

pourquoi j'étais encore vivante. Je ne comprends toujours pas d'ailleurs.

C'est l'ensemble des placards suspendus qui s'était descellé du mur d'un coup, avec tout le poids de la vaisselle dedans. D'après l'expert des assurances qui est venu dès le lendemain, cela aurait pu arriver n'importe quand et depuis fort longtemps, car l'installation ne permettait pas de supporter tant de poids. Il n'y avait pas de lien direct avec mon saladier. La beauté de la chose, ça tu t'en souviens certainement, c'est que comme les travaux dataient de plus de dix ans, il avait été impossible de se retourner contre l'entreprise qui avait posé ces meubles sur mesure, ou contre l'architecte qui avait laissé des abrutis fixer avec de simples vis de gigantesques placards suspendus destinés à contenir de la vaisselle – au lieu de poser un rail. Quelque chose de solide, quoi. Quelque chose de solide.

Cela fait 20 ans que nous sommes mariés et j'avais eu tout le temps de prendre des habitudes quand, il y a quelques jours à peine, ce message est arrivé sous mes yeux. Je crois bien que je n'avais jamais repensé au saladier depuis le temps où la cuisine avait été refaite. Du reste c'est beaucoup dire que j'y ai "repensé" quand je me suis trouvée devant le mail. Je l'ai revu plutôt. J'ai revu mon geste. Comme dans une scène que l'on rejoue, j'ai eu à nouveau l'impression d'avoir tiré sur un fil, qui a tout entraîné avec lui. Un fil anodin comme peut l'être le geste de prendre un saladier dans son placard, quand on veut faire une salade. Ou d'ouvrir la messagerie de son mari, quand on cherche une

adresse mail. Depuis, je n'arrête plus d'y penser, au saladier.

Le message était très bref, deux lignes peut-être. Il n'avait rien de particulier, en fait. Sinon qu'il était très direct et familier, banal pour tout dire. Banal, justement. Trop banal pour ne pas être particulier. Je ne peux pas vraiment dire que je l'ai lu. Je me suis retrouvée devant, c'est tout. Il serait plus juste de dire que je l'ai vu. Mais j'ai su tout de suite.

Je suis restée muette mais il y a eu comme un craquement, comme un grand cri à l'intérieur, quand tout s'est effondré. Oui, je jurerais avoir entendu quelque chose hurler au fond de moi, et comme c'est somme toute récent, je crois pouvoir dire que d'une certaine façon ça hurle encore. Car il n'y a pas d'assurances pour ces dégâts-là, si ? De toute façon même s'il y en avait, elles ne joueraient plus après 20 ans. C'est bien normal, on peut les comprendre. Ils étaient devenus énormes, aussi, nos placards – chargés comme ils étaient de toute la vaisselle accumulée par les années de vie commune. Sans compter le poids de la disparition des aînés qui en partant vous refilent leur cristal et leur porcelaine. Ni celui du départ des gamins de la maison, qui abandonnent derrière eux les bols de Spiderman et de Dora l'exploratrice. Ça fait du lourd, tout ça, bien sûr. Petit à petit ça fait du lourd. Et aussi, ça fait beaucoup plus de dégâts quand ça casse. Alors, on a drôlement intérêt à vérifier dès le début que les vis qui tiennent l'ensemble ne sont pas trop frêles.

J'ai su tout de suite qu'on ne rejouerait pas ce soir-là. Ni les suivants. Pas ensemble en tout cas. C'est pour ça que je suis partie. Aucune société de nettoyage ne viendra dans les

prochains jours faire place nette. Ni dans les prochains mois. Aucune entreprise ne viendra plus rien reconstruire. Je ne sais même pas qui appeler pour aider à balayer les débris. C'est pour ça que tu ne sais pas où je suis.

Et ce qui me rend le plus triste, paradoxalement – tu vas voir, c'est bête ; ce qui me rend le plus triste, c'est qu'il te sera impossible désormais de venir me chercher au milieu des décombres et de me prendre par la main, mon amour ; de me serrer contre toi et de me dire que tout va bien – que je n'y suis pour rien.

Je voulais juste l'adresse mail de Bruno.

L'AUTEURE

Chercheuse en littérature, Astrid Bouygues s'intéresse à Raymond Queneau et à l'Oulipo, ainsi qu'à la nourriture (et tout particulièrement à la boucherie) dans la poésie du XX^e siècle. Elle se passionne pour la démarche ethnocritique, qui associe ethnologie du symbolique et poétique des textes.

Auteure de fiction, elle écrit essentiellement des nouvelles qui explorent les liens familiaux et le rapport au temps de personnages évoluant dans des univers vrillés, où la perception du réel vacille. En octobre 2022, elle en tire le spectacle *Elle sortit, tout simplement*, qu'elle interprète seule en scène.

Membre de l'Oucuipo (l'Ouvroir de cuisine potentielle), du jury du Prix Spirit et du Comité de rédaction de la revue Papilles, elle a créé et animé en 2019 sur Art district radio *L'Art à toutes les sauces*, « la chronique qui ne retient que la part comestible de la culture ».